

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

VALEUR DES SPECIMENS DE CONCHYLOGIE.

On se récrie souvent contre les prix des catalogues des vendeurs de coquilles, et nous avouons que pour notre part, nous avons souvent maugréé contre la rigidité de ces vendeurs, qui venaient ainsi s'ériger en obstacles insurmontables à nos désirs d'augmenter notre collection, et surtout de poursuivre nos études par l'acquisition de représentants de genres ou de familles avec lesquels nous n'avions pas encore fait connaissance.

Mais à part la manie d'augmenter qui s'empare souvent des collectionneurs, et ces richissimes amateurs qui donnent des prix fabuleux, sans proportion à la valeur réelle de tel spécimen qu'ils veulent avoir, jusqu'à payer 100 guinées une *Scalaria*, petite coquille de 2 à 3 pouces de longueur, pour satisfaire leur vanité en proclamant qu'ils ont un spécimen d'une espèce rarissime ou supérieure en taille, en éclat, en parfait développement, à tout ce que d'autres peuvent posséder de la même espèce, a-t-on jamais bien réfléchi à ce que peut valoir les spécimens, même les plus communs, pourvu qu'ils soient

parfaits, c'est-à-dire frais, non usés, non mutilés, parfaitement adultes ?

Est-il un spécimen qui puisse valoir moins de cinq centins ? Nous ne le pensons pas.

Prenons, par exemple, l'*Unio complanatus*, qu'on trouve partout dans nos eaux douces ; quelqu'un vous en demande. Vous l'avez rencontrée cent fois, mais vous n'avez jamais songé à en faire provision. Il faut donc aller en chercher. Si vous êtes ici, au CapRouge, il vous faudra attendre l'appoint de la marée basse, vous munir de bonnes bottes pour traverser un banc de vase formidable, puis, sur 10 individus que vous rencontrerez, à peine pourrez-vous en choisir un, celui-ci est trop jeune, à mi-grosneur, cet autre est horriblement érodé, cet autre, déjà mort, a perdu tout l'éclat de sa nacre à l'intérieur etc. Et revenu à la maison, il reste encore à le préparer, enfoncer une lame de couteau dans l'ouverture pour couper les muscles adducteurs à leurs points d'attache, sans endommager la charnière, puis faire disparaître complètement toute la chair, laver l'intérieur et l'extérieur des 2 valves, les fermer et les lier d'un fil pour qu'elles ne s'ouvrent pas en se desséchant ; nous vous le demandons, est-ce bien cinq centins qui peuvent rémunérer d'un pareil travail ? quand bien même on vous en demanderait 10 ou 12 d'une seule fois ?

Et on peut dire la même chose de toutes les espèces les plus communes.

Dans le trajet de Jérusalem à la mer Morte, en 1881, nous remarquons que les buissons sont tout couverts d'une coquille blanche qui simule des fruits que porteraient ces buissons ; nous descendons de cheval et en emplissons nos poches. Revenu à notre chambre, à Jérusalem, nous oublions nos captures et suspendons notre habit le soir au poteau de notre couchette. En nous habillant le lendemain matin, nous sommes tout surpris de voir notre habit tout souillé de bandes blanches et glaireuses se croisant en tout sens, nous mettons la

main dans nos poches, il n'y avait plus rien, et regardant au plafond, nous trouvons nos mollusques confinés dans la corniche ou émaillant ça et là la muraille. Nous les ramassons de nouveau, les soumettons à l'eau bouillante pour les débarrasser de leur animal, et en apportons une bonne provision, c'était l'*Helix candidissima*, il n'y avait qu'à en prendre. Mais déjà, après en avoir distribué à droite et à gauche, notre provision touche à sa fin, cette coquille ne se trouvant pas en Amérique, comment s'en approvisionner de nouveau ?

Et on peut dire qu'il en est ainsi de presque toutes les espèces, telle qui est très abondante en un lieu, est rare ou inconnue ailleurs. On ne peut donc espérer s'en procurer qu'en payant au moins la peine de les recueillir et de les préparer, ou, ce qui est encore plus avantageux, par des échanges, en faisant provision des spécimens les plus parfaits de sa localité, pour les échanger avec des amateurs ou commerçants étrangers.

Nous concédons seulement que pour les petites espèces qui se trouvent en quantité en certains endroits, on donne plusieurs échantillons pour représenter cette espèce, sans en augmenter le prix ; c'est ce qui se pratique d'ordinaire.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 144).

Comme j'approchais de l'hospice, je vis une lépreuse, accroupie au pied d'un arbre, qui, avec un copeau chassait le pus s'échappant des doigts de ses pieds ou peut-être même en séparant quelques articulations, car je n'eus pas le courage de

l'examiner assez attentivement pour bien m'en rendre compte. Involontairement je me rappelai le saint homme Job sur son fumier pansant aussi ses plaies avec des tessons.

Il y avait à peine un quart d'heure que je causais avec les religieuses, lorsqu'arriva la voiture ramenant le P. Etienne et devant me reconduire au presbytère.

Mardi 8 mai.—Fatigué de mon excursion de la veille, je n'en entreprends aucune autre aujourd'hui. Il me faut d'ailleurs faire une revue de mes captures de Cocorite et les préparer en débarassant les vivantes de leurs habitants et en lavant le tout.

Je remarque dans l'amas deux univales à conformation des plus singulières, dans la forme des *Uvanilla*, à base aplatie, mais avec la spire bien moins élevée, elles sont chargées de débris d'autres coquilles ou de petits cailloux sur chaque tour de spire d'une façon que je n'avais encore jamais remarquée. On voit souvent des huîtres et autres bivalves porter des parasites sur leur dos, mais ici c'est une coquille à tours réguliers, à spire normale, chargée de ces corps étrangers disposés si régulièrement qu'on les dirait faire partie de la demeure de l'animal. Après recherches dans les auteurs, j'ai pu constater qu'il s'agissait de *Xenophora*, Fischer, qui constituent une petite famille, les Xénophorides. Ces mollusques consolident leur coquille par des corps étrangers, qu'ils agglutinent à leur test, pour leur permettre sans doute de résister plus facilement aux mouvements des vagues; et ces corps viennent par la croissance de la coquille à s'incruster dans le test, comme s'ils en faisaient nécessairement partie. On remarque que chaque espèce choisit des matériaux particuliers. J'ai pu en distinguer 2 espèces différentes, savoir: *Xenophora indica*, Gmelin, et *X. solaris*, Linné.

Leur nom même suffirait pour nous renseigner sur la particularité qui leur est propre, venant de deux mots grecs qui la déterminent clairement, *Xenos*, étranger, et *phéro*, je porte.

Le P. Hilaire nous ayant proposé de l'accompagner à Saint-Juan (1) où il devait aller faire un enterrement dans l'après midi, nous acceptons bien volontiers, pour faire connaissance avec une localité encore nouvelle pour nous.

Saint-Juan n'est qu'à 4 milles de Port-d'Espagne, et le trajet se fait en chemin de fer. Partis à 1½ h., nous étions de retour à 7 h.

Je ne manquai pas d'explorer le bois du voisinage et les bords de la belle petite rivière qui passe là, et je pus cueillir plusieurs exemplaires du superbe *Bulimus oblongus*, dont je tenais à faire ample provision.

Cette petite rivière qui n'a pas plus de 5 à 6 pieds de largeur, étant sujette à inonder les terrains voisins dans la saison des pluies, on a endigué son cours dans des rives artificielles en concret. Ses bords sont tout garnis de bambous s'élevant jusqu'à 40 et 50 pieds, et l'eau qu'elle charrie et si claire et si limpide que, quoique de peu de profondeur, elle inspire le désir de s'y plonger, pour y trouver un rafraîchissement contre la haute température de cet endroit abrité.

Ce n'est que vers les 4h. qu'arrive le corps que l'on devait inhumer, porté à bras et suivi d'une assez nombreuse assistance. Deux femmes qui suivent portent chacune une chaise pour y appuyer la bière dans les relais, et un homme sous son bras le couvercle, car comme je l'ai déjà rapporté, on ne clôt la bière ici qu'après les prières faites à l'église; et c'est aussitôt après ces prières, pendant la fermeture de la bière, qu'éclatent les sanglots et lamentations des parents et amis, ou plutôt les pleurs de convention dont il faut faire parade, car trois minutes après on suit le corps au cimetière en causant et en ricanant avec ses voisins. C'est absolument comme cela, temps des pleurs et temps des ris; temps de s'attrister et temps d'oublier. Chez nous un criminel a 24 heures pour maudire son juge; ici

(1) Prononcez : *sain ouen*.

un mort a cinq minute pour être pleuré, rien de plus com-
mode.

Mais jugez si une bière ainsi ouverte présente un spec-
tacle appétissant en offrant la vue d'un cadavre nègre ; ajoutez
que ça ne sent pas toujours la vanille !

J'ai remarqué cependant à propos de senteurs, que dans
les climats secs et à haute température, les odeurs intenses,
bonnes ou mauvaises, se répandent beaucoup moins que dans
nos climats froids à température humide. J'ai vu en Orient des
cabinets d'aisance dans des résidences, sans aucun égoût, et
c'est à peine si on en percevait l'odeur en y entrant. La raison
en est, je pense, que l'air étant beaucoup plus raréfié dans ces
climats, les mollécules odoriférantes manquent, pour les trans-
porter au loin, des véhicules qu'elles trouvent dans les parti-
cules humides de notre atmosphère concentrée.

Mercredi 9 mai.—L'agent de nos steamers nous informe
ce matin que le *Bermuda* qui doit nous repatrier, doit être ici
après demain le 11. Ainsi soit-il, dîmes-nous, car nous avons
grande soif des nouvelles du pays.

Le P. Marie-Joseph étant indisposé me presse de le rem-
placer ce soir et de prêcher au Rosaire au mois de Marie, à 7h.
Comment refuser ? les Pères sont si bons, si complaisants, si
aimables.

L'église est remplie, on fait à l'orgue un chant magnifique,
l'assistance est des plus attentives et des plus respectueuses,
mais quelle chaleur ! L'eau me ruiselle sur le corps jusqu'à
pénétrer mes habits ; et avec cela nulle indisposition. Je crois
vraiment que j'étais destiné à habiter des pays chauds, car je
m'accommode fort bien de ces hautes températures.

Jendredi, 10 mai.—C'est aujourd'hui le jour de l'Ascension,
mais on n'en fait rien ici.

Je commence à préparer mes malles pour le départ. Les
insectes, les plantes, les mollusques sont disposés de manière à
n'avoir pas à souffrir dans le trajet.

Je vais faire une dernière visite au P. Forestier, pour compléter l'inspection des plantes que porte l'enclos de l'orphelinat. L'arbre à pain, les bananiers, orangers, citronniers, papayers, corrosols etc. avaient été reconnus, mais il restait encore un coin à l'ouest que je n'avais pas visité, et quelle ne fut pas ma surprise, en m'avancant dans cette direction, de voir des citrouilles, oui de véritables citrouilles, du moins par la forme et le volume, pendre aux branches d'un petit arbre de 20 à 25 pieds de hauteur. C'est bien pour le coup que si le Georges Dandin du bonhomme Lafontaine eut vu cela, se serait exclamé : que l'auteur de la nature en a agi avec sagesse cette fois, en proportionnant les fruits à la taille des arbres qui les portent. Mais gare à lui si une telle calebasse, car c'est des calebasses que je veux parler, lui eut tombé sur le nez, il aurait encore préféré avoir l'épiderme attaqué par la pointe aiguë d'un gland, que de se voir le nez aplati par cette lourde masse. Le calebassier, *Crescentia cujete*, Linné, est un petit arbre de 12 à 20 pieds, sur un diamètre de 10 à 12 pouces, qui appartient à la famille des Crescentiacées. Il produit des fruits originant, non des rameaux, mais du tronc ou des grosses branches à la manière du Cacao. Ces fruits arrondis, lisses, atteignent souvent jusqu'à 15 et 20 pouces de diamètre, couverts d'une écorce mince, cornée, très dure lorsqu'elle est desséchée, et qu'on utilise pour en faire des vases de cuisine. On en voit souvent aux femmes offrant des fruits ou autres légumes sur les marchés.

Vendredi, 11 mai—Enfin notre *Bermuda* est arrivé et nous avons l'assurance que demain à 4h. P. M. nous laisserons la Trinidad, juste un mois après notre arrivée.

Je reçois une lettre de chez moi par laquelle je vois qu'on m'a déjà écrit depuis mon départ. Ces lettres seraient probablement restées à St-Kitts à m'attendre ; le service des postes se fait d'ailleurs fort irrégulièrement dans ces îles.

Nous avons dans l'avant midi la visite de l'évêque de

Curaçao, avec le curé de sa cathédrale et 3 Frères qu'il vient de chercher en Europe. Il emmenait aussi six Sœurs mais qui sont restées à bord durant l'escale.

L'île de Curaçao, qui contient 32,000 habitants, appartient à la Hollande, et l'évêque est aussi un hollandais, mais il parle bien le français. Comme il appartient à l'ordre de S. Dominique, il a donné le *Deo gratias* à table, ce qui ne peut être accordé que par les seuls évêques de l'ordre. Cet évêque qui est encore dans l'âge moyen, paraît plein de zèle pour le salut de son troupeau. Il ramenait avec lui le fils du gouverneur de son île, jeune homme de 17 ans, protestant, qui paraissait fort gêné au milieu de tous ces prêtres et religieux.

QUATRIÈME PARTIE.

LE RETOUR.

De Trinidad à Québec.

Souvenir des bons Pères.—A bord du *Bermuda*.—Point de débarquement à la Barbade.—Ste Lucie ; nous y prenons le P. Siredey.—Au presbytère de Roseau.—Descente sur la grève à la Dominique ; les laveuses noires ; ananas, citrons, abricots, fruits de l'arbre à pain ; plongeurs nègres.—Montserrat.—Antigue ; le Rév. Fogarty ; excursion dans la campagne ; M. Camacho ; un *Mirabilis* en fleur.—Névis.—St-Kitts ; lettres ; descente sur la grève à Sandy Point ; cueillette de mollusques ; intronisé capitaine ; une canne à sucre.—Les poissons volants, les sargasses, les Ptéropodes, la mer d'huile.—Brooklyn, New-York, Québec.

Samedi, 12 mai.—Ayant été faire nos adieux la veille à l'archevêque, il ne nous restait plus qu'à boucler nos malles pour prendre congé de nos généreux et estimables hôtes.

Comme je remporte une bonne provision de coquilles, plantes, fruits etc. je vais acheter un panier ou manne pour faire du tout un colis spécial. Il va sans dire que la pièce principale dans tout ce que j'avais récolté de spécimens, reçoit une attention particulière. C'était la peau de cet Iguane mesurant $4\frac{1}{2}$ pieds de longueur, dont m'avait gratifié le P. Hyacinthe. Déjà vieille et fort peu ménagée, elle était tant soit peu défectueuse, cependant je jugeai que M. C. Dionne, l'habile taxidermiste de l'Université Laval pourrait encore en faire un spécimen de quelque valeur, vu surtout sa rareté dans nos musées.

A 3 h. P. M., par une pluie fort abondante, le Révd. P. Marie-Joseph vient nous conduire au quai avec la voiture du couvent. Nous étions débarqués avec la pluie, et c'est avec la pluie que nous rembarquons. Mais nous la remarquons à peine, tout entiers que nous sommes aux émotions éprouvées en nous séparant des bons

Pères avec lesquels nous avons vécu en frères durant un long mois. Jamais le souvenir de l'agréable séjour que nous avons fait chez eux ne s'effacera de ma mémoire. Toujours je me rappellerai avec bonheur les noms de ces aimables Pères, qui par leurs allures toutes fraternelles et en multipliant les égards et les prévenances, m'ont fait oublier que j'étais à l'étranger : le Prieur, R. P. Hilaire, qui sait unir tant de piété à une gaîté toujours constante, assaisonnant sans cesse sa conversation d'anecdotes toujours piquantes, et toujours prêt à loger un bon mot ou un calembourg pour soutenir l'intérêt de la conversation. Le P. Marie-Joseph toujours si prévenant et à l'affût de tout ce qui pourrait me plaire dans mes études d'histoire naturelle ; son frère le P. Siméon qui, originaire de la Martinique, avait passé une partie de son enfance en Afrique, où se trouvait alors son père officier dans l'armée française, et m'intéressait si vivement par ses réminiscences de son jeune âge. Le P. Hyacinthe qui prenait un si vif intérêt à mes collections et m'avait fait don de mon Iguane. Le bon P. Thomas, ce fils d'Albion, qu'on aurait cru en dehors de son milieu naturel dans une atmosphère catholique et un cloître religieux, lui aussi avait mis à ma disposition son panier de spécimens, dans lequel j'ai puisé de superbes porcelaines (*Cypræa*), un crâne de jaguar etc. Puis le P. Dominique, grand-vicaire de l'archevêque, ancien prieur de la communauté, toujours souffrant, mais toujours prêt à offrir sa coopération du religieux dévouement à l'exercice du saint ministère ; le savant P. Etienne au milieu de ses lépreux, le P. Victor, ce méridional mi-français et mi-italien, qui, pour peu qu'il souriait, ne savait plus joindre les lèvres pour articuler ses expressions, aussi combien de fois hésitions-nous à le comprendre. Et les bons frères dont la piété et l'assiduité à leur besogne m'ont tant de fois édifié !

Ce sont là autant de souvenirs qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, et qui serviront à soutenir mon courage dans

les épreuves auxquelles la divine Providence pourrait me soumettre, en me rappelant, comme compensation, les douceurs dont il m'a été donné de jouir parmi ces saints religieux, dans cet Eden de la nature.

C'est avec un cœur brisé par l'émotion que j'ai dit un adieu éternel à de si aimables amis, et si la Providence nous offre jamais l'occasion de nous rencontrer encore en ce monde, ce sera une fête pour moi et une des réminiscences des plus douces à mon cœur.

Les bons Pères, avec la charité qui les distingue, avaient bien voulu nous donner des marques d'attachement ; puisse au moins notre séjour parmi eux n'avoir eu rien de propre à diminuer la trop bonne opinion qu'ils s'étaient déjà formée des prêtres canadiens.

La société est assez nombreuse à bord, car elle comprend une troupe d'acteurs qui avait passé plusieurs jours à Trinidad et qui s'en retournait à la Barbade. Nous n'étions pas encore en mouvement, qu'un passager nous avertit, d'un air effaré, qu'il y avait à bord un homme dangereux. Après informations nous sûmes que c'était un engagé de la troupe qui ayant rompu son engagement, était l'objet des poursuites de l'autorité, que cet individu qu'on n'avait pu réussir à trouver, devait être nécessairement à bord. Qu'il y soit ou n'y soit pas, dis-je à M. Huart, *quid ad nos ?* pourvu qu'il ne s'avisent pas de nous donner une scène de revolver ou de yatagan, dans le trajet.

L'ancre se lève à 4 h. et nous voilà en route pour le retour.

Ce n'est qu'à travers les glaces émaillées des gouttelettes de pluie que nous voyons N. D. de Laventille, ce phare céleste qui protège Trinidad, s'effacer peu à peu pour se soustraire totalement à notre vue. Bientôt nous passons dans les bouches que forment les îles du nord et nous voilà en pleine mer.

La cabine n° 3 nous est assignée ; comme la pluie force à tenir tout fermé, il fait une chaleur suffocante, qui permet guère le sommeil. Aussi je me lève presque aussitôt après

m'être mis au lit, je dirais mieux fourré dans mon étui, pour aller chercher un peu d'air sur les canapés du salon. Je constate que déjà plus d'un autre ont eu la même pensée, et toutes les places sont bientôt occupées.

Dimanche, 13 mai, en mer.—Vers 7h. du matin la pluie cesse et un bon vent vient chasser les nuages. Mais ce bon vent en ramenant la sérénité de l'atmosphère, soulève en même temps la mer, et comme nous l'avons directement debout, il agite fortement notre *Bermuda*, qui se livre d'autant plus au tangage, qu'encore veuf de chargement, il manque de lest pour lui donner de l'aplomb. Plus d'un passager commencent déjà à ressentir les étreintes du mal de mer. M. Huart, qui ne tient nullement à sa réputation de marin, est un des premiers à céder aux sollicitations du déplaisant visiteur, il garde le lit toute la journée sans prendre presque aucune nourriture.

A 4 heures P. M. nous sommes en face de Bridgetown, capitale de l'île de Barbade, où nous laissons 11 passagers, au nombre desquels se trouvent nos acteurs.

Comme nous n'avons aucun chargement à prendre ici, nous n'avons pas le temps de descendre à terre. Je le regrette vivement, car en outre du plaisir que j'aurais eu à aller serrer de nouveau la main du bon P. Strickland, j'avais à prendre ici un bon colis de mollusques et de coraux. Le bon Père avait voulu se charger de faire lui-même le colis, mais comme il me répugnait de mettre si largement sa générosité à contribution, en le dépouillant de ses collections, je m'étais réservé de choisir moi-même les pièces dont j'aurais eu particulièrement besoin, et voilà que nous ne pouvons seulement pas mettre le pied à terre. Que je m'applaudis d'avoir fait provision des plus petites espèces qu'il m'offrait: *Purpura*, *Littorina*, *Venus*, *Tapes*, *Tellina*, etc.

Lundi, 14 mars, en face de Castries, île de Ste-Lucie.—Ce matin à 5h. dans le port de Castries. Nous y trouvons

l'Orinoco, steamer de notre ligne dans sa course en sens contraire.

Ici comme à la Barbade, nous n'avons aucun chargement à prendre, aussi en repartons-nous presque aussitôt. Nous n'avons pas même le temps d'aller presser la main du brave P. Tapon qui nous avait si bien accueillis en allant.

Nous prenons ici un passager fort agréable pour nous, c'est le R. P. Siredey, de la Miséricorde, de Paris, dont nous avons fait la connaissance à la Pointe-à-Pitre où il était venu prêcher le carême. Notre vaisseau ne devant pas toucher la Guadeloupe, et le Père désirant visiter les États-Unis et peut-être le Canada, avant de retourner en France, s'était embarqué pour la Barbade, afin de prendre là un vaisseau pour New-York, arrivé la veille à Castries, on l'avait instruit que le *Bermuda* devait passer le lendemain, et qu'il pourrait le prendre là même. Voilà l'heureux hasard qui nous permit d'avoir un si agréable compagnon de route.

Le P. Siredey est doué de talents peu ordinaires, on le dit surtout excellent orateur; n'ayant pas encore 30 ans, il est déjà monté dans la chaire des principales églises de Paris.

Nous prenons aussi à Castries un jeune créole du nom de Monplaisir, qui s'en va occuper une certaine position à Boston. Nous nous amusons beaucoup avec ce charmant jeune homme en nous faisant donner des leçons de langage créole, car avec l'anglais qu'il parlait avec peine, il n'avait que ce langage bâtard pour se faire comprendre, ne comprenant pas toujours lui-même ce que nous lui disions en français.

Nous passons vers midi devant la Martinique, mais comme les lois de la quarantaine, au sujet de la variole, y sont encore en vigueur, nous ne nous y arrêtons pas, nous ne faisons qu'échanger les malles au large.

La mer est beaucoup plus paisible aujourd'hui, et M. Huart a pu laisser sa cabine pour se montrer sur le pont.

A 5 h. nous jetons l'ancre devant Roseau, île de la Dominique. Je descends à terre avec les deux autres prêtres, et nous nous dirigeons vers le presbytère où nous nous proposons de passer la nuit. Le P. Couturier nous reçoit avec l'urbanité qui le caractérise, mais il nous apprend que l'évêque, Mgr Naughton, est arrivé d'Europe, plus tôt qu'il n'était attendu, et que des ouvriers peintres étant dans le moment à travailler dans la maison, il se trouvait fort à l'étroit pour les appartements. Cependant il insiste pour nous retenir, s'offrant de nous improviser des lits sur les sofas. Mais ayant nos cabines à bord, nous ne voulons pas lui imposer cette gêne, et vers les 8 hrs., nous retournons à notre *Bermuda*.

Roseau m'a paru encore plus triste que la première fois que j'y suis descendu ; tout est mort ici, l'herbe croît sans contrainte à travers les cailloux ronds qui pavent les rues ; un étranger qui passe est tout un événement, chacun s'empresse de le remarquer. J'ai déjà dit que la Dominique qui est très fertile, n'a pas la moitié de son sol cultivée. Le nègre paresseux de nature, trouve ici la vie si facile, qu'il préfère le dénuement et le strict nécessaire au travail qu'il lui faudrait employer pour se donner un peu plus de confort et une nourriture plus recherchée. Les fruits de toutes sortes dont les forêts abondent, les coquillages dont la grève est couverte et l'eau de la mer qui est épaisse de poissons, lui offrent ses aliments de chaque jour pour entretenir sa paresse. Aussi voit-on, depuis que la baisse du sucre a forcé certains propriétaires d'usines à interrompre leurs opérations, leurs champs fertiles revenir à l'état sauvage, en remplaçant les cultures par des broussailles et des arbrisseaux.

Il est vraiment étonnant comme la vie est facile dans ces riches climats où la nature est si prodigue de ses dons. A part les fruits des forêts qui sont si abondants, les coquillages de la mer offrent une ressource que j'étais loin de soupçonner si avantageuse. Ce ne sont pas des huîtres comme dans le bas

de notre golfe, qui sont plutôt une friandise qu'une nourriture réelle, mais c'est de la véritable chair, tendre, appétissante et variée qu'offrent ces mollusques.

La première fois que je donnai à notre cuisinier de Port-Espagne, une énorme Mélongène pour la débarrasser de sa chair, il me dit que c'était bon à manger, mais je lui répondis que je lui abandonnais bien volontiers la bête, pourvu que j'eusse la coquille. Cependant quelques jours après, un certain vendredi, on nous servit au réfectoire des dominicains des coquillages de 7 à 8 espèces que je trouvai tous de fort bon goût, très appétissants, et à part les petites huîtres de l'endroit et des Vénus que nous mangions crues, les autres étaient cuits, dans leurs coquilles mêmes, Tritons, Mélongènes, Pyrules, etc.

Ajoutez les poissons, les tortues, et, à la Dominique, cette grenouille des bois, *Rana gigas*, si recherchée et si abondante, ne dirait-on pas que la nature ici tient toujours table prête à l'indolent peau noire pour l'exempter du travail ?

Mardi, 15 mai, à la Dominique.—A 10 h. nous laissons Roseau pour aller un peu plus loin prendre du chargement à une vaste usine qui se trouve là. Comme le chargement doit être assez long, je me rends à terre dans l'espoir d'y trouver quelque chose ; mais c'est une disette complète de tout spécimen, la grève est toute courte et bornée par un énorme banc de gravier dans lequel on ne trouve seulement pas de débris de coquilles. Des enfants que je paye vont me chercher à une pointe assez éloignée quelques Littorines et Pourpres, mais fort usées et déteriorées.

Je monte alors sur le chemin dans l'espoir d'y trouver quelques insectes sur les écorces et les feuilles des arbres qui le bordent ; mais même désolation, rien qui mérite attention.

Vêtu d'un habit de toile grise avec une cravate de couleur, je suis tout surpris de me voir saluer partout par ces mots :
Bonjou Pê !

—Mais qui vous a dit que je suis prêtre ?

—Vous, p'éché, catédale, me dit une fille repassant du linge à une porte.

Allons, me dis-je, il ne ferait pas bon de se rendre ici coupable de quelque méfait et de se déguiser ensuite pour n'être pas reconnu.

Cette grève, qui du pont du bateau paraissait déserte, est toute garnie, sous les arbres qui bordent le chemin, de huttes plus misérables les unes que les autres, et éparpillées sans aucun ordre. Mon passage en ce lieu est tout un événement pour ces faces noires. Je parviens jusqu'à une petite rivière où je vois une douzaine de femmes occupées à laver du linge. A l'eau à mi-jambes, elles battent leur linge sur des gros cailloux. Elles font mine de ranger un peu leur toilette à mon approche, il faut avouer aussi que fort simple, trop simple, cette toilette laissait un peu à désirer. Mais ce qui me frappe le plus dans leur accoutrement, c'est de les voir toutes, tout en manipulant leur linge, avec une pipe à la bouche. C'est la première fois que je voyais les négresses fumer ainsi.

A 2h. P. M. nous laissons ce poste pour aller à un autre à quelques milles plus loin prendre aussi du chargement. Découragé par mon insuccès du matin, je reste à bord, m'amusant à examiner tous les fruits que l'on vient offrir : ananas superbes, parfaitement mûrs, abricots, citrons, fruits de l'arbre à pain, œufs etc., et à quels prix ? Ananas 3 à 4 cts, abricots 1 ct, œufs 2 pour 3 cts, etc.

Mais voici que des plongeurs, comme nous en avons vu à la Martinique, se présentent aussi pour avoir des sous, non en échange de fruits, mais comme récompense de leur habileté. Leurs vaisseaux—si on peut appeler ça vaisseaux—sont encore plus simples que ceux des Martiniquois. Sept à huit perches de bambous liées ensemble composent tout le vaisseau. Le plongeur s'assied au milieu et avec une rame qu'il appuie entre les extrémités de deux des perches du radeau, il goudille si

adroitement qu'il s'avance avec une vitesse vraiment incroyable. Ils attendent près du bateau, et si on lance un sou à la mer, ils s'élancent tous à sa poursuite et ne l'attrapent souvent qu'à une grande profondeur. Le vainqueur triomphant nous exhibe la pièce comme trophée de sa victoire, et se la met dans la bouche, car il n'a pas d'autre poche où il pourrait la conserver, n'ayant d'autres habits que ceux de notre père Adam dans le paradis terrestre.

A 8 h. nous laissons définitivement la Dominique. Le temps est superbe et la mer fort calme. Nous prolongeons la veillée fort tard sur le port, car il fait dans nos cabines une chaleur qui nous enlève le sommeil. Si nous ouvrons les fenêtres, nous redoutons les courants d'air frais que nous pourrions rencontrer, et si nous les tenons closes, c'est une chaleur suffocante, insupportable ; aussi avons-nous soin de reprendre dans le jour, dans des chaises-lits sur le pont, ces lacunes de sommeil que nous laissent les nuits.

Mercredi, 16 mai, devant Montserrat.—A 5 h. ce matin nous sommes devant Montserrat, île de trois lieues seulement de longueur, qui appartient aussi à l'Angleterre. Cette île fort montueuse possède cependant des vallées très fertiles et très bien cultivées.

Nous allons prendre du chargement à deux endroits différents, et revenons devant Plymouth son unique ville, de 8,000 habitants. De la pluie et le peu d'espoir de faire quelque capture de valeur me décident à ne pas descendre à terre.

Jeu'di 17 mai, en face d'Antigue.—A 5 heures ce matin nous sommes dans le port de St-Jean, île d'Antigue. Nous ne nous proposons guère de descendre à terre, mais une invitation du Rév. M. Fogarty, nous décida à aller passer la journée avec lui.

La baie est profonde et nous ne mouillons qu'à l'entrée,

un petit bateau à vapeur vient nous prendre et en moins d'une demi-heure nous sommes au quai.

Nous passons tout près d'un petit rocher s'élevant à peine au-dessus de l'eau, où huit pélicans bruns, *Pelecanus fuscus*, dans leur mine disgracieuse, nous regardent passer d'un air philosophique, semblant défier les attaques. Cependant un bon tireur, du bateau même, aurait pu en inquiéter plus d'un ; mais ni chasseur, ni armes parmi nous.

Nous trouvons M. Fogarty tel que nous l'avions connu à notre passage, toujours gai, poli, prévenant.

Voulant nous faire faire une promenade dans la campagne, il fait venir une seconde voiture et avec la sienne nous conduit à plus de deux milles à une usine considérable que possède un M. Camacho, avec son frère, le voisin du presbytère. La résidence du co-propriétaire à la campagne n'est rien moins qu'un château, sur une élévation qui donne vue sur tous les alentours. Recevant l'ombre de grands arbres qui l'entourent, par son exposition à tous les vents, cette résidence fait oublier qu'on est sous un climat tropical.

Revenus à la ville nous allons faire visite à Madame Camacho, la voisine du presbytère, dont nous avons vu le mari à la campagne.

Si la résidence du frère est un château au milieu des champs, celle-ci est un palais au milieu de la ville. Un tunnel à claire voie que couvrent des rosiers grimpants à fleurs d'un volume extraordinaire, précède l'entrée principale, et partout ce ne sont que des fleurs, le parterre qui avoisine, les vérandas, les escaliers nous montrent partout des échantillons de cette luxueuse flore des tropiques, des cactus aux formes les plus étranges, des bégonias variés à l'infini, des vanilles, girofliers etc, etc.

Mais en fait de fleurs, le parterre des sœurs (*Sœurs de la*

Vierge fidele), nous offre un spécimen qui laisse en arrière tous ses rivaux pour l'éclat, la coloration, la forme de ses corolles et la masse énorme qu'il présente. C'est un *Mirabilis*, le flamboyant des anglais. C'est un arbre de 20 à 25 pieds de hauteur, à branches fort étalées et portant des bouquets de fleurs rouges assez nombreux pour faire disparaître toute tige ou branche qui les porte.

La population d'Antigue est en grande partie d'origine portugaise, ce qui lui donne un caractère bien différent de celle des autres îles où domine la race africaine. Bien que de teint assez coloré, les créoles portugais n'ont rien de commun avec le type africain, ils leur sont aussi bien supérieurs en talents, en intelligence et en civilisation.

Le pasteur ne reçoit rien ici du gouvernement, mais ses ouailles lui font un traitement généreux qu'on envierait en beaucoup d'autres endroits.

Après une journée des plus agréables, nous revenons à notre bateau, enchantés de l'agréable diversion que nous avons pu faire à la monotonie de notre vie de bord.

Comme j'avais parlé fleurs avec Mad. Camacho, elle ne voulut pas me laisser partir sans me forcer à accepter deux pots de sa véranda, l'un contenant un bégonia fort rare, et l'autre une fougère, *Adiantum*, tout à fait remarquable. Il va sans dire que je leur donnai le soin convenable et les installai dans le bateau pour avoir de l'air sans toutefois recevoir directement les rayons du soleil.

Vendredi, 18 mai, devant Névis.—A 5h. ce matin nous jetons l'ancre devant Névis, île de peu d'étendue, mais fort bien cultivée, qui appartient aussi à l'Angleterre et contient environ 10,000 habitants. Sa capitale est Charlestown, ville de peu d'apparence.

Nous levons l'ancre à 11h. pour nous arrêter une heure plus tard à Basseterre, île de St-Kitts. Il me tardait d'arriver

à cette ville, par ce que je savais que j'y trouverais des lettres à mon adresse. Aussi je ne fus pas lent à descendre à terre et à me rendre chez le Rév. M. Smith, où je trouvai en effet une lettre pour moi et deux pour M. Huart qui, n'étant pas bien, était resté à bord.

Malheureusement pour moi la lettre que je recevais était de date antérieure à celle que j'avais reçue à Trinidad. Mais quel plaisir que ces nouvelles du pays, de la famille, lorsqu'on en est éloigné! Comme ces riens qu'on aurait à peine remarqués étant présents, ont d'intérêt lorsqu'on est éloigné, la distance semble alors être disparue et pendant cette lecture de quelques minutes, nous nous croyons déjà au foyer, au milieu de tout ce que nous avons de cher.

Je n'avais pas oublié les cactus tête-d'anglais que j'avais vus dans le jardin public en face du presbytère. Je désirais fort en obtenir quelques boutures, et je ne savais à qui m'adresser. Mais M. Smith vint me tirer d'embarras; s'adressant au jardinier, il lui demanda s'il ne pourrait pas détacher une ou deux des boules qui croissaient à la base de chaque pied adulte?—Rien de plus facile, dit celui-ci; et s'armant de sa truelle de jardinier, il la plongea dans le corps de la plante-mère, pour enlever une large base à la tige nouvelle qu'il vouloit détacher. Il m'en offrit deux superbes, et parut très satisfait du 25 cts., que je je lui coulai dans la main.

A 5h. nous laissons Basse-terre, pour nous arrêter, une heure plus tard, à Sandy-Point où nous avons un fort chargement à prendre.

Samedi, 19 mai, Sandy-Point, île St-Kitts.—L'île St-Kitts, avec ses belles cultures de canne, ses bosquets de palmiers abritant de leur ombre les demeures princières des propriétaires du sol, les hautes cheminées de ses usines témoignant par l'épaisse fumée qu'elles vomissent, de l'activité qui règne en ces lieux, présente de toute part des points de vue ravissants. Les hautes montagnues qui la couronnent, projetant sur l'horizon

leur silhouette ondulée, sont toutes d'anciens volcans éteints. Plusieurs cimes conservent encore la forme de leurs cratères qui, après avoir pendant des milliers de siècles peut-être, vomie fumée, flammes et lave, sont maintenant éteints, et au lieu de lancer vers le ciel leurs globes de feu avec leurs liquides incandescents, se couronnent aujourd'hui d'une luxuriante végétation, semblant jalouser la culture des plaines.

Les flancs des montagnes recouverts d'une couche de lave volcanique, paraissent d'abord absolument nus et à surface métallique ; mais cette chemise pierreuse, quelque dure qu'elle soit lorsqu'elle est fraîche, finit ensuite par se détériorer sous l'action des influences atmosphériques, et, avec la chaleur et l'humidité de ces climats, se couvre bientôt d'une végétation vigoureuse et abondante. On voit même des pics en certains endroits revêtus, comme les monts arrondis, d'une épaisse chevelure arborescente. Ce n'est à proprement parler que dans nos climats du nord qu'on voit le globe nous montrer ses os à nu comme sur les bords du Saguenay et les côtes du Labrador, plus on avance vers le sud, plus on voit la végétation se répandre abondante sur les monts élevés comme dans les plaines.

Comme nous avons toute la longue journée à passer ici, je me rends à terre pour étudier les productions naturelles que pourrait m'offrir la grève ou la végétation de la rive.

Je laisse donc le quai avec ses travailleurs et m'avance sur la plage, l'ombrelle sur la tête et la canne à la main pour déloger les spécimens que je découvrirais plus ou moins cachés dans le sable. Mais voici que ma présence est tout un événement pour les nombreux habitants noirs de la rive. Avec mes pantalons noirs et mon habit gris, on me prend partout pour le capitaine du steamer à l'ancre où s'opère le déchargement, et les offres de service se présentent de toutes parts.

En vain je m'écarte de la rive pour suivre le bord de l'eau

sur la plage, les mères suivies de leurs marmots nus, les jeunes filles surtout, me poursuivent jusque là.

Capitaine, dit un jeune homme, combien me demandez-vous pour me transporter à New-York ? Je voudrais y aller pour y gagner quelque argent ; y aurais-je quelque chance ?

Je dois dire que partout ici c'est la langue anglaise dont on fait usage.

Une femme suivie de trois enfants nus de 6 à 10 ans vient me présenter un *tract* wesléien, en me demandant quelque chose pour leur église qu'elle me montre dans le voisinage.

— Mais avant de travailler à orner votre église, habillez donc ces enfants qui vous suivent.

— Et pourquoi ? il ne fait pas froid ici, ils sont bien comme cela.

— Et bien, pourquoi ne prenez-vous pas leur costume puisqu'il ne fait jamais froid ?

— Mais ce n'est pas la même chose, les grandes personnes doivent se couvrir, mais les enfants peuvent fort bien s'en dispenser.

Mais ce sont surtout les jeunes filles qui se montrent avides d'obtenir quelque chose. L'une veut avoir ma chaîne de montre, une autre mon ombrelle, ma canne, etc. Donnez-nous quelque chose, répétaient-elles toutes.

Comme j'en remarquais une beaucoup moins noire que les autres, et à traits plus réguliers,

— Mais vous, vous n'êtes pas africaine, lui dis-je ?

— Non je suis portugaise et catholique, n'écoutez pas ces folles de négresses, poursuivit-elle, elles sont effrontées et capables de tout.

— Mais je ne suis pas le capitaine, leur dis-je, je ne suis qu'un passager, et comme je suis naturaliste, je continue à la recherche de spécimens d'histoire naturelle.

Je vis bien à leur air ébahi que naturaliste, spécimens, histoire naturelle, ne se trouvaient pas dans leur vocabulaire, tout de même je me mis à cueillir des Littorines que je voyais là sur d'énormes cailloux que venait battre la lame. Les enfants vinrent aussitôt me prêter leur concours, et comme ils ne craignaient nullement de mouiller leur chemise, ils s'élançaient sans crainte dans l'eau, et m'en apportaient de superbes, Pourpres, Nérites, Patelles etc.

Mais voici que j'aperçois de beaux Oscabrions (*Chiton*) attachés à des cailloux. Je tente en vain de les décoller avec mes doigts, on les dirait soudés à la pierre. Je tire mon couteau de ma poche, et déjà j'en avais trois beaux dans la main — c'était la première fois que j'en voyais de vivants — lorsqu'une vague plus forte que ses devancières vint frapper sur le caillou en me couvrant des pieds à la tête.

Les enfants alors de s'éclater de rire en faisant le plongeon sous la vague leur passant sur la tête, ce à quoi, sans doute, ils étaient habitués. Allons ! me dis-je, ce n'est plus ici un naufrage de vase comme à Cocorite, mais un véritable naufrage de mer que je viens de subir. Et ce que je déplorais davantage, ce n'était ni l'eau sur mon habit, ni même dans mes bottes, mais mes spécimens plus précieux que cette vague m'avait enlevés, des trois Oscabrions, il ne m'en restait plus qu'un, mon couteau m'était échappé des mains dans l'assaut, et aveuglé par cette aspersion, je ne voyais plus rien. Je retrouvai bien mon couteau au retrait de la vague, mais pour mes spécimens ils étaient disparus.

Que j'apprécie le mérite de ces naturalistes qui ont voulu voir la nature à l'œuvre, pour nous traduire les mystères de son *modus operandi* ! Que de mésaventures de ce genre, et souvent aussi d'un caractère beaucoup plus grave, il leur a fallu subir !

Les bords de la mer ont toujours eu pour moi un attrait

particulier, les formes de vie qu'on y rencontre m'inspirent toujours un intérêt constant.

J'aurais voulu poursuivre plus longtemps mes investigations, mais je craignais pour ma santé en demeurant plus longtemps mouillé comme je l'étais. Je revins donc reprendre la chaloupe pour retourner au steamer, content, malgré ma mésaventure, de la récolte que j'avais pu recueillir et encore plus des observations que j'avais pu faire sur des être vivants que je n'avais connus jusque là que par certaines portions muettes de leur individualité.

Le retour toutefois ne s'opéra pas sans une nouvelle attaque des jeunes filles qui m'attendaient sur la plage. Donnez-moi votre mouchoir, disait celle-ci ; votre cravate, disait une autre ; un chélin, oh ! oui, un chélin, s'exclamait une troisième.

— Tout ce que j'ai m'est nécessaire, leur dis-je, et il me faut de l'argent pour m'en retourner. Quant à vous, vous avez ce qu'il vous faut quand vous voulez travailler, et bien travaillez et vous ne manquerez de rien.

— Travaillez ! on voudrait bien vous voir à piocher la terre dans les champs de canne ; vous ne savez pas comme elle est dure. Travaillez, c'est aisé à dire pour ceux qui ne font rien.

— N'allez pas croire que je ne travaille pas, le travail est une loi commune à tous les hommes, chacun à son lot de misères ici bas ; mais pour être heureux, il faut travailler. Si vous faisiez votre travail pour Dieu, en l'acceptant avec soumission à sa sainte volonté, vous le supporteriez avec contentement, bien plus, avec bonheur.

Je les laissai là-dessus, tout ébahies, n'ayant jamais, je pense, entendu de telles paroles de la bouche d'un capitaine. L'une d'elles cependant me parut moins surprise, et à plusieurs reprises elle avait voulu modérer l'indiscrétion de ses campagnes. C'était cette portugaise dont j'ai parlé plus haut.